

Chapitre 9

Extrait du livre sur *L'oraison selon Thérèse d'Avila et Jean de la Croix* à paraître en 2008

Les sept Demeures

Nous avons vu que les difficultés dans l'oraison sont nombreuses et qu'il est nécessaire d'acquérir un savoir pour les surmonter. Le plus précieux est de se savoir sur un itinéraire spirituel pour répondre aux difficultés présentes de façon adaptée. Dans ce but, Thérèse d'Avila, en pédagogue accomplie, en maîtresse de vie spirituelle, a rédigé à la fin de sa vie son chef-d'œuvre : *Le Château Intérieur*. Ce traité retrace le cheminement de la vie spirituelle de la conversion à la plénitude de la vie dans le Christ en sept étapes, appelées *Demeures*.

Pour bien le comprendre, il faut le situer dans son contexte historique et dans la visée de son auteur. Thérèse est, au cœur du 16^e siècle, portée par les grands mouvements de réforme de l'Église¹. *Le Château Intérieur* est tout à la fois une conception de l'Église, une anthropologie et un itinéraire de vie évangélique. Les références bibliques de l'œuvre sont essentielles pour comprendre l'intention de l'auteur. Thérèse veut mener progressivement le lecteur dans une vie qui actualise l'Évangile par une pleine communion avec le Christ ressuscité.

Thérèse est parvenue au sommet de sa vie spirituelle. Elle rédige, cinq ans avant sa mort, presque d'un trait, un écrit charismatique qui universalise son expérience spirituelle. Elle le commence le 2 juin 1577 au monastère de Tolède, en la fête de la Sainte Trinité, au dernier jour de l'octave de la Pentecôte. Peu après, elle doit interrompre la rédaction pour faire face aux fondations de monastères en cours. Elle reprend finalement la rédaction fin octobre pour l'achever le 29 novembre, veille de la fête de Saint André.

Dans ce livre, elle a repensé tout le mystère de la vie chrétienne. Elle est convaincue de l'appel universel à la sainteté. Elle considère la personne comme un Château au centre duquel demeure la Sainte Trinité. Celle-ci y réside en permanence : c'est la présence d'immensité. Tout l'itinéraire consiste à entrer dans une communion d'amour toujours plus profonde, jusqu'à l'amitié parfaite, c'est-à-dire le *mariage spirituel*. La porte d'entrée dans ce Château où réside le Roi divin est unique, c'est l'oraison, sans laquelle la relation à Dieu est pratiquement inexistante². L'oraison est la porte de la rencontre entre l'âme et le Dieu des miséricordes. Celui-ci va l'introduire de demeures en demeures vers la communion parfaite qui est le fruit de la miséricorde divine. Il n'y a pas d'écrit où elle parle davantage de cette miséricorde.

Thérèse place ainsi l'oraison au cœur de l'Église pour qu'elle soit le lieu où s'expérimente la miséricorde divine qui veut conduire tout homme à la source jaillissant en vie éternelle. Depuis son enfance, Thérèse a été fascinée par le récit de la Samaritaine dans saint Jean³. Elle

¹ Cf. Alvarez T., Sainte Thérèse et les mouvements spirituels de son temps, dans *Carmel* 3 (1976) 197-210 et 1 (1978) 17-39 ; M.-J. Huguenin, *L'expérience de la miséricorde divine chez Thérèse d'Avila*, Fribourg-Paris 1993², pp. 52-57.

² Cf. *Le Château Intérieur* 2,1,11.

³ Thérèse raconte que toute petite, elle s'arrêtait longuement chez elle devant le tableau représentant le Christ et la Samaritaine au puits de Jacob, avec la sentence : « Da mihi aquam » (donne-moi de cette eau). Ce tableau se

a compris progressivement que la condition humaine n'était pas un obstacle à l'intimité avec le Christ, mais que les protagonistes de l'Évangile mettaient en lumière le triomphe de la miséricorde divine sur le péché.

La personne humaine est comme un Château composé de sept sphères concentriques : les Demeures. Thérèse parle de chacune de ces étapes au pluriel : les premières demeures, les deuxièmes, les troisièmes, etc. Cela signifie que chacun d'entre nous, nous avons une manière unique et personnelle de vivre ces étapes. C'est donc un château aux demeures aussi nombreuses qu'il y a de personnes humaines ! D'autre part, chacune des personnes contient ces sept demeures. Elle est créée à l'image de Dieu et destinée à l'union à Dieu. Thérèse assoit tout l'itinéraire sur une anthropologie fondée sur l'Écriture. Mais ces demeures sont aussi un itinéraire, c'est-à-dire une histoire personnelle, celle de sa relation avec Dieu, qui traverse des étapes successives. C'est dire que l'identité personnelle est une histoire sainte, elle coïncide avec elle. Les Demeures sont donc à la fois simultanées, parce que constitutives de la personne et des étapes à franchir. Elles sont chacune un aspect essentiel de la vie chrétienne, qu'il s'agit d'intégrer progressivement au quotidien.

Le *Château Intérieur* commence par décrire celui-ci. Tout l'itinéraire spirituel se fonde sur une conception de la personne humaine. La connaissance de Dieu, l'intimité avec Dieu, commence par la connaissance de soi. Ces deux connaissances sont interdépendantes. Le terme « intérieur » pourrait nous induire à penser que Thérèse veut nous introduire dans une prétendue « voie d'intériorité », de contemplation, qui laisserait la possibilité d'emprunter une autre « voie d'extériorité », celle de la vie active. Il n'en est rien. Thérèse enseigne un itinéraire de vie évangélique universel, où tout chrétien est appelé à la contemplation et à mettre en pratique l'Évangile. Contemplation et action s'appellent l'une l'autre. Tout chrétien est appelé à reproduire la vie du Christ, dans tous les états de vie et à travers sa personnalité. L'Écriture est ainsi la référence fondamentale du *Château Intérieur*. L'intériorité dont elle parle n'est rien d'autre que la profondeur de la personne, image et temple de Dieu.

« Aujourd'hui, comme je suppliais le Seigneur de parler à ma place [...], s'offrit à moi ce qui sera, dès le début, la base de cet écrit : considérer notre âme comme un château fait tout entier d'un seul diamant ou d'un très clair cristal, où il y a beaucoup de chambres, de même qu'il y a *beaucoup de demeures au ciel* (Jn 14,2). Car à bien y songer, mes sœurs, l'âme du juste n'est rien d'autre qu'un *paradis où Il dit trouver ses délices* (Pr 8,31). Donc, comment vous représentez-vous la chambre où un Roi si puissant, si sage, si pur, si empli de tous les biens, se délecte ? Je ne vois rien qu'on puisse comparer à la grande beauté d'une âme et à sa vaste capacité⁴ ; [...] il suffit donc que Sa Majesté dise que l'âme est *faite à son image* (Gn 1,26) pour qu'il nous soit difficile de concevoir sa grande dignité et sa beauté⁵ ».

Les *demeures du ciel* sont aussi nombreuses que les élus : le Château Intérieur est ainsi personnalisé. Thérèse était fascinée par cet amour divin qui *trouve ses délices* à faire sa demeure dans l'homme si pauvre et pécheur (cf Pr 8,31). C'est là l'une des manifestations les plus fortes de sa miséricorde. « Oui, pour que l'Amour soit pleinement satisfait, il faut qu'il s'abaisse, qu'il s'abaisse jusqu'au néant et qu'il transforme en feu ce néant... », déclare pour

trouve encore aujourd'hui au musée de la Santa à Avila (cf. Jn 4 et *Vie* 30,19).

⁴ Allusion à la célèbre conception anthropologique de saint Thomas d'Aquin : l'âme est « capax Dei » : capacité de Dieu. Thérèse l'avait entendue de ses confesseurs dominicains.

⁵ *Le Château intérieur* 1,1,1.

sa part sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus⁶. C'est par le chemin de l'oraison que Thérèse d'Avila s'est réconciliée avec elle-même ; elle a découvert non seulement la présence de Dieu en elle, mais encore « la grande dignité et beauté » de son âme faite à *l'image de Dieu*. Cette assertion met en lumière l'enjeu toujours actuel de l'oraison qui permet à la personne de conserver sa dignité face à toutes sortes d'agressions sociales.

La miséricorde se concrétise par un cheminement adapté, qui se penche sur la réalité concrète de la personne et sur la fin poursuivie, en l'occurrence la plénitude de la vie évangélique. Par les sept demeures, Thérèse va nous montrer comment l'Église peut être le lieu de l'oraison et de la miséricorde divine. Le cheminement retrace toute une pédagogie vécue en Église, qui va de la conversion personnelle à la Pentecôte réactualisée. Chaque demeure correspond à une couleur, une accentuation et un déploiement de la vie spirituelle. L'itinéraire procède par intégration : les demeures sont intégrées progressivement dans la vie personnelle, plutôt que dépassées. L'âme voyage dans les demeures, écrit-elle : « Il est très important que toute âme qui s'adonne à l'oraison, peu ou prou, ne soit ni traquée, ni opprimée. Laissez-la évoluer dans ces demeures, de haut en bas et sur les côtés, puisque Dieu l'a douée d'une si grande dignité ; qu'elle ne se contraigne point à rester longtemps seule dans une salle⁷ ».

Les trois premières demeures constituent la base du Château. Plus solide sera l'édifice, plus l'âme pourra accéder à la plénitude de la vie dans l'Esprit (ib. 3,1,5). Les premières Demeures correspondent à la *conversion* initiale par la rencontre personnelle avec le Christ ressuscité. Les deuxièmes Demeures sont celles de la connaissance de soi et de Dieu : les Demeures de la *formation intellectuelle* alliée à l'expérience personnelle. Les troisièmes Demeures sont celles de la *pratique des vertus*, de la mise en œuvre de l'Évangile. Ces trois premières demeures correspondent à la vie de l'honnête chrétien. Mais Thérèse s'oppose aux conceptions de son temps affirmant que la voie commune ne devait pas prétendre à davantage. Thérèse montre que si l'âme en reste là, elle est incapable de témoigner de l'Évangile. Elle reste aux prises avec l'effort de sa volonté, impuissante à le mettre en pratique. Mais cette impuissance la dispose à s'ouvrir à la vie mystique. Les quatrièmes Demeures sont les Demeures de la *contemplation*, de l'oraison infuse. Celles-ci la conduisent aux cinquièmes Demeures, celles de la *charité ardente*, fruit de l'Esprit (cf. Ga 5,22). Ce feu sacré va l'amener à témoigner jusque dans le feu des tribulations, qui vont l'entraîner dans les grandes purifications de la nuit passive : ce sont les sixièmes Demeures, celle de la *Passion*. Au terme de celles-ci, elle va entrer dans les septièmes Demeures, celles de la sainteté reconnue, de la parfaite communion avec le Christ dans le *mariage spirituel*. Thérèse montre ainsi que la sainteté n'est rien d'autre que la plénitude de la vie baptismale.

Voyons maintenant par le détail les sept Demeures. Nous verrons qu'il s'agit d'un itinéraire de vie évangélique qui met en lumière la vocation de tout baptisé. Les grâces extraordinaires qu'elles y associent parfois sont le fruit de la miséricorde divine et mettent en évidence que c'est la vie chrétienne elle-même qui est extraordinaire : par le baptême, le chrétien a reçu l'Esprit Saint ; il est appelé à une vie divine, à partager la vie du Christ lui-même : « Ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi », déclarait saint Paul, en expliquant la vie chrétienne (cf. Ga 2,20).

⁶ Ms B Folio 4r

⁷ *Château Intérieur* 1,2,8.

Les premières Demeures

Les premières Demeures sont celles de la *conversion*. Elle se caractérise par la rencontre personnelle avec le Christ comme celle du paralytique à la piscine de Bethesda (*Demeures* 1,1,8 ; Jn 5,1-9). Il représente celui qui est paralysé par le péché, il ne peut s'avancer vers la source qui pourra le guérir, mais il garde une invincible espérance que quelqu'un viendra l'y porter. Il fait l'expérience de la miséricorde divine qui vient au-devant de lui en la personne de Jésus.

Cette rencontre avec le Christ ressuscité inaugure la connaissance de l'âme habitée par la présence de Dieu : elle pénètre en elle-même par l'unique porte du Château : l'oraison. « Car autant que je puis le comprendre, la porte d'entrée de ce château est l'oraison et la considération ; je ne dis pas mentale plutôt que vocale, car pour qu'il y ait oraison, il doit y avoir considération : celle qui ne considère pas à qui elle parle, et ce qu'elle demande, et qui est celle qui demande, et à qui, je n'appelle pas cela faire oraison, pour beaucoup qu'elle remue les lèvres » (*Demeures* 1,1,7 ; cf. 2,1,11). En soulignant qu'il n'y a qu'une seule porte qui inaugure la vie chrétienne par la rencontre personnelle avec le Christ dans l'oraison, Thérèse défend une véritable thèse : ce n'est pas par un sacrement, serait-ce le baptême, ou par la Parole de Dieu que l'on devient chrétien, mais par une relation vivante avec le Christ inaugurée dans l'oraison. C'est elle qui va donner au chrétien de vivre son baptême et de pénétrer la Parole de Dieu dans les lumières de l'Esprit Saint. L'oraison est donc au cœur de l'Église comme le lieu de la rencontre authentique entre l'homme et Dieu. Celui-ci va l'amener graduellement, par sa miséricorde, de Demeures en Demeures, jusque dans l'intimité de la communion parfaite dans le « mariage spirituel », où l'homme et Dieu se donnent totalement l'un à l'autre. Pour Thérèse, l'Église est appelée à être *le lieu de l'oraison et de la miséricorde divine* expérimentée, partagée et annoncée.

Thérèse défend que l'oraison est déjà faite pour ces âmes qui viennent de se convertir. Elle fait part des combats à mener qui ont été les siens : « Si nous vivons enfoncés dans les misères de notre terre, jamais nous ne sortirons du courant boueux des craintes, des pusillanimités, et de la lâcheté ; regarder si on me regarde ou si on ne me regarde pas ; me demander s'il y a du danger à suivre cette voie ; n'y aurait-il pas quelque orgueil à oser entreprendre cette action ? Est-il bon qu'une misérable comme moi s'occupe d'une chose aussi haute que l'oraison ? Me méprisera-t-on si je ne suis pas la voie de tout le monde ? Et puis, les extrêmes ne sont pas bons, même dans la vertu, grande pécheresse que je suis, ne serait-ce tomber de plus haut ? Je ne progresserai peut-être point, et je nuirai à de bonnes gens ; quelqu'un comme moi n'a pas besoin de se singulariser » (*Demeures* 1,2,10).

Cette démarche inaugure la véritable connaissance du Dieu vivant présent en nous et la connaissance de soi, dans la lumière de Dieu. Ces deux connaissances vont de paire et ne cesseront de s'approfondir dans toutes les demeures du Château. L'âme ici ne peut encore découvrir sa beauté, mais elle voit sa misère et l'immense miséricorde de Dieu. « Il ne peut nous nuire de voir qu'un si grand Dieu peut se communiquer en cet exil à des vers de terre si malodorants, et d'aimer une bonté si bonne, une miséricorde si démesurée » (ib. 1,1,3).

On pourrait penser, comme l'on fait quelques commentateurs, que les premières Demeures sont celles de la connaissance de soi à la lumière de Dieu, puisque Thérèse s'étend sur ce sujet dans les deux chapitres de ces Demeures. En fait, Thérèse veut nous faire comprendre que la connaissance de soi est la base de l'édifice. Mieux nous connaissons ce Château de l'âme habité par Dieu et créé pour entrer avec toutes ses facultés en communion avec Dieu, plus nous serons à même de progresser. Le manque de spiritualité est en grande partie lié à l'ignorance de la destinée spirituelle de la personne humaine. Dans les premières Demeures,

l'âme n'est qu'au seuil de cette connaissance : « Telle me semble la situation d'une telle âme, qui, bien qu'elle ne soit pas en mauvais état, est si mêlée aux choses mondaines, si imbue de richesses, ou d'honneurs, ou d'affaires, comme je l'ai dit, que, bien qu'elle souhaiterait, en fait, voir sa beauté et en jouir, elle n'y a pas accès » (*Demeures* 1,2,14). Elle a cependant rencontré le Christ, non par ouï-dire, mais personnellement. Les premières Demeures sont bien les Demeures de la conversion initiale, de la rencontre personnelle avec le Christ, qui vont inaugurer une vie nouvelle. L'âme commence à prier, elle pratique la prière vocale et invoque à son secours les saints du Ciel, en particulier la Vierge Marie, Mère de miséricorde (cf. ib. 1,2,12).

Dès le départ, la pierre de touche sera, avec la connaissance de soi, la prière et l'amour fraternel. Elle conclut les premières Demeures par ce conseil essentiel : « Ce que recherche ici le démon, ce n'est rien de moins que refroidir la charité et l'amour des sœurs les unes pour les autres, ce qui serait fort dommage. Comprenons, mes filles, que la véritable perfection est dans l'amour de Dieu et du prochain » (ib. 1,2,17).

Les deuxièmes Demeures

Les deuxièmes Demeures sont celles de la *formation* : l'âme a rencontré le Christ, elle cherche maintenant à le connaître. Sa connaissance est principalement indirecte. C'est par l'enseignement de l'Église qu'elle approfondit sa connaissance du Christ et d'elle-même, image de Dieu. La connaissance intellectuelle a ici une grande part. Elle découvre sa vie sous un nouveau jour. Elle n'est plus seule. Elle voit que Jésus est son meilleur ami. Dieu l'instruit à travers trois sources : l'Église, les épreuves et les lumières qu'elle reçoit dans l'oraison. « Je ne dis pas que cette voix et ces appels ressemblent à ceux dont je parlerai plus loin ; il s'agit de paroles de gens de bien, de sermons, de ce qu'on lit dans de bons livres, de beaucoup de choses que vous avez entendues, et qui sont un appel de Dieu, également des maladies, des épreuves, des vérités ; il nous enseigne aussi dans ces moments que nous consacrons à l'oraison » (*Demeures* 2,1,3). « La volonté est portée à aimer Celui d'où viennent tant d'innombrables choses et marques d'amour, elle voudrait les payer de retour ; en particulier, il lui apparaît que ce véritable amant ne la quitte jamais, il l'accompagne, il lui donne la vie et l'être. Aussitôt, l'entendement accourt lui faire entendre qu'elle ne peut se faire un meilleur ami, quand elle vivrait bien des années » (ib. 2,1,4).

L'exemple de Thérèse est ici fort instructif. Thérèse reçoit un enseignement précieux dans l'accompagnement spirituel et la lecture. Elle découvre ce qu'est l'oraison de recueillement par les livres des franciscains espagnols (c'est ainsi qu'elle pourra accéder aux quatrièmes Demeures) et la *lectio divina* : elle apprend comment actualiser l'Évangile dans sa vie en revivant dans son cœur les scènes évangéliques avec le Christ présent en elle. Elle découvre l'appel universel à la sainteté par la miséricorde divine qui s'est faite chair en Jésus-Christ. Elle médite souvent la *Grande Vie de Jésus-Christ*, de Ludolphe le Chartreux, qui est un commentaire paragraphe par paragraphe des quatre Évangiles fondé sur les Pères de l'Église. C'est la première lecture qu'elle recommande à ses Sœurs dans ses Constitutions ⁸.

⁸ « Los cartujanos » (Les Chartreux) est le titre que l'on donnait à ce livre divisé en plusieurs volumes et qui avait été remanié dans sa traduction espagnole pour qu'il corresponde à l'année liturgique. Elle le cite en premier dans la liste qu'elle recommande à ses Sœurs. Ludolphe de Saxe était un dominicain qui était entré à la Chartreuse.

L'âme, dans ces Demeures, fait l'expérience de sa faiblesse et elle est tentée de reculer. Longtemps Thérèse a connu cet état crucifiant entre les lumières qu'elle recevait dans l'oraison et la tentation de s'attacher aux vanités du monde. Elle donne ce conseil essentiel : « Ah, mon Seigneur ! Ici votre aide est nécessaire, sans elle on ne peut rien. Par votre miséricorde, ne permettez pas que cette âme soit dupée, et incitée à abandonner ce qu'elle a commencé. Éclairez-la, pour qu'elle voie que tout son bonheur en dépend, et qu'elle évite les mauvaises compagnies. Car c'est une chose immense que de fréquenter ceux qui parlent de tout cela, de rechercher, non seulement ceux qu'elle rencontre dans les mêmes salles qu'elle, mais ceux dont elle comprend qu'ils ont pénétré plus avant ; ils l'aideront beaucoup » (*Demeures* 2,1,6). Dans le cheminement de Thérèse tout se résume à l'amitié : l'amitié de Dieu vécue dans l'oraison et l'amitié des amis de Dieu. Sans elles, Thérèse aurait été vaincue par l'adversité. Ses amitiés sont la manifestation la plus haute de la miséricorde divine. Thérèse pourra ainsi supporter les aridités des débuts « car ce n'est pas dans ces Demeures que pleut la manne, mais plus loin, là où tout a la saveur de ce qu'aime l'âme, parce qu'elle ne veut que ce que Dieu veut » (ib. 2,1,7). Elle compare les personnes des deuxièmes Demeures à celles qui, comme l'enfant prodigue, sont rentrées en elles-mêmes, ont quitté la nourriture des porcs pour s'avancer à la rencontre du Père des miséricordes (cf. ib. 2,1,4 ; Lc 15,11-32).

Thérèse invite ces âmes à la patience et au combat spirituel. Elles s'imaginent qu'après leur conversion tout ira très vite. En réalité, c'est la vie entière qui nous est donnée pour nous convertir pleinement à la vie évangélique. Elle doit encore traverser beaucoup de Demeures. Qu'elles s'appuient avec confiance sur la miséricorde de Dieu, par le chemin de l'oraison : « La porte d'entrée dans ce château est l'oraison. Songer que nous devons entrer dans ce château sans rentrer en nous-même, nous connaître, considérer cette misère, ce que nous devons à Dieu, et sans lui demander souvent miséricorde, c'est de la folie » (ib. 2,1,11). Elle invite à mettre l'habit de travail et à procéder « avec douceur » pour ne pas briser l'âme qui est encore faible (cf. ib. 2,1,10-11). Elle va ainsi pénétrer dans les troisièmes Demeures.

Les troisièmes Demeures

Ces Demeures sont celles de la *pratique des vertus*. L'âme a acquis beaucoup de connaissances, en méditant l'Évangile et l'enseignement de l'Église. Elle veut maintenant les mettre en pratique.

Thérèse donne une description de ces personnes qui sont parvenues aux troisièmes Demeures : « Ces âmes, de par la bonté de Dieu, sont, je le crois, nombreuses en ce monde : vivement désireuses ne pas offenser Sa Majesté, elles se gardent même des péchés véniels et sont amies de la pénitence, elles réservent des heures au recueillement, emploient bien leur temps, s'appliquent aux œuvres de charité envers le prochain, un ordre harmonieux règne dans leur langage, leurs vêtements, et dans le gouvernement de leur maison, si elles en ont » (*Demeures* 3,1,5). Cette description est liée à une époque et un milieu culturel particulièrement ouvert à la prière. Il faut surtout retenir que ces âmes ont quitté le désordre d'une vie dissolue et se caractérisent par une vie bien ordonnée : « J'ai connu quelques âmes, je crois même pouvoir dire que j'en ai connu beaucoup, qui, parvenues à cet état, ont vécu de longues années dans cette droiture et cette harmonie, corps et âme, pour autant que l'on puisse en juger » (ib. 3,2,1). « Tout ce qu'il y a de vrai, de noble, de juste, de pur, d'aimable, d'honorable, tout ce qu'il peut y avoir de bon dans la vertu et la louange humaines, voilà ce qui doit vous préoccuper » conseillerait saint Paul à ces personnes (Ph 4,8).

C'est le portrait de l'honnête chrétien qui se dirige par la raison éclairée par l'Évangile. Il s'appuie principalement sur l'effort de sa volonté. Il risque l'orgueil spirituel et de

s'illusionner sur la solidité de sa vie spirituelle. Thérèse fait ce constat : Ces personnes « semblaient avoir déjà maîtrisé le monde, ou du moins être bien déçues par lui, mais lorsque Notre-Seigneur les soumit à des épreuves peu importantes, leur inquiétude fut telle, leur cœur fut si serré, que j'en fus éberluée et même fort effrayée. Il est vain de les conseiller, elles sont depuis si longtemps consacrées à la vertu qu'elles se croient capables de l'enseigner aux autres et n'avoir que trop de raisons de regretter ces épreuves » (ib. 3,2,1) !

En réalité, ces personnes seront à même de faire une expérience essentielle à la vie spirituelle : elles expérimentent leur impuissance, leur incapacité à témoigner de l'Évangile par leurs propres forces. Si elles sont bien conseillées, ces âmes apprendront à renoncer à elles-mêmes pour entrer dans la prière à l'Esprit Saint. Elles doivent apprendre à se disposer à la contemplation, pour entrer dans la grâce des quatrièmes Demeures.

Thérèse donne deux références bibliques pour situer ces Demeures sur l'itinéraire spirituel. « Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur » est le verset biblique qui inaugure ces Demeures (Ps 61,1). En effet, ce sont des personnes qui ont à cœur de servir le Seigneur. Elles visent un témoignage exemplaire. « Nous disons toutes que nous le voulons ; mais il faut bien davantage pour que le Seigneur possède l'âme tout entière, il ne suffit pas de le dire, comme cela n'a pas suffi au jeune homme à qui le Seigneur demanda s'il voulait être parfait (cf. Mt 19,16-22). J'y songe depuis que j'ai commencé à parler de ces Demeures » (*Demeures* 3,1,6). Le jeune homme riche caractérise cette impuissance, parce qu'il s'appuyait sur ses propres forces pour vivre les commandements⁹.

Pourtant, ces dispositions sont excellentes. Plus la conversion à Dieu (premières Demeures) conduira l'âme à le chercher par la formation spirituelle (deuxièmes Demeures) et la pratique des vertus (troisièmes Demeures), plus la base du Château sera solide et plus l'âme ira loin : « Il n'y a, semble-t-il, aucune raison de leur refuser l'entrée de la dernière Demeure, le Seigneur ne la leur refusera point, si elles le veulent ; c'est une très belle disposition pour obtenir de lui toute grâce » (*Demeures* 3,1,5). Cette affirmation est capitale. Elle met en lumière la capacité concrète à répondre à l'appel à la sainteté quel que soit son état de vie. Thérèse s'oppose ainsi aux conceptions de son temps qui vont faire des ravages dans les siècles suivants : celles de prétendre que, pour les chrétiens, mis à part les religieux contemplatifs, la morale d'obligation et la prière vocale sont la voie à suivre. Après la terrible division des chrétiens au 16^e siècle - les protestants revendiquant leur autonomie face à l'Église catholique en prétendant se suffire des lumières de l'Esprit Saint -, celle-ci va se méfier de l'instance de la vie intérieure et faire une distinction entre les personnes instruites et les autres. Certes, il y aura des tentatives de corriger ce mouvement minimaliste, qui se passait de l'Esprit Saint, comme celle de saint François de Sales¹⁰. Mais il faudra attendre le Concile Vatican II pour affirmer clairement que l'Église vit de l'Esprit Saint.

Thérèse met en lumière que la pratique des vertus chrétiennes est la meilleure disposition pour entrer dans une vie de plus en plus envahie par l'Esprit. Pourtant, l'entrée dans la contemplation des quatrièmes Demeures suppose une attitude radicalement différente. Paradoxalement, la force des troisièmes Demeures en fait sa faiblesse, car l'âme s'appuie sur ses propres forces. Elle pense que la vie chrétienne n'est qu'une question de volonté. C'est

⁹ Dans l'Évangile en grec, le jeune homme se traduit par *l'adolescent*, celui qui revendique son autonomie et croit pouvoir s'avancer dans la vie en s'appuyant sur ses propres forces.

¹⁰ Son *Introduction à la vie dévote* aura un grand retentissement en reprenant à sa manière l'enseignement de Thérèse. Mais il n'arrivera pas à inverser la tendance dominante.

l'expérience qui va lui montrer que la volonté est fort limitée. Si elle acquiert la connaissance des voies de la contemplation, elle pourra progresser et non se décourager ou se contenter d'une voie minimaliste. C'est ici qu'apparaît l'importance décisive des enseignements de Thérèse et de Jean de la Croix. Ils enseignent surtout comment entrer dans la vie contemplative, qui n'est autre que la vie dans l'Esprit : « Ceux-là sont fils de Dieu ceux qui sont mus par l'Esprit » (Rm 8,14).

Les quatrièmes Demeures

Les quatrièmes Demeures sont *les Demeures de la contemplation*, qui inaugurent la vie dans l'Esprit. Pour traiter de ce passage de la méditation à l'oraison infuse, je ferai appel autant à Thérèse qu'à Jean de la Croix.

Dans les trois premières Demeures, l'âme s'est exercée à la prière vocale, elle invoque l'Esprit Saint, car « nous ne savons pas prier comme il faut, mais l'Esprit Saint intercède pour nous en des gémissements inexprimables » (Rm 8,26). Elle a appris la *lectio divina* et le recueillement actif : elle se met en présence du Christ ressuscité, elle entre en relation avec lui « dans une relation intime d'amitié » pour actualiser l'Évangile dans son cœur. Elle en était restée aux représentations de son imagination, qui lui permettait de méditer l'Évangile. Mais voici que son esprit est attiré à passer de la représentation à la rencontre : c'est l'entrée dans la contemplation. Dans trois endroits de ses œuvres, Jean de la Croix parle de trois signes qu'il faut reconnaître pour se disposer à la contemplation. Il le fait chaque fois d'une manière différente, mais complémentaire ¹¹.

1^{er} signe : L'âme ne peut plus méditer avec l'imagination, elle y trouve de l'aridité, là où elle trouvait du plaisir. Elle ne trouve plus de goût ni dans les choses de Dieu, ni dans les choses créées, tout lui paraît insatisfaisant devant la transcendance de Dieu. Elle n'a plus de goût dans les pratiques religieuses, elle aspire au silence. Les choses transitoires ne plaisent plus à l'âme, elle s'en détache.

Ce premier signe est insuffisant pour en conclure que l'âme est saisie par la contemplation. Les causes pourraient être bien différentes, comme celles d'un relâchement de la vie spirituelle ou un état dépressif. Il faut d'autres signes complémentaires.

2^e signe : Elle n'a aucune inclination à mettre son imagination ou son attention en des choses particulières, intérieures ou extérieures. Mais elle se souvient constamment de Dieu, avec le souci de le servir, tout en ayant le sentiment de ne pas y parvenir et même de reculer dans la vie spirituelle, puisqu'elle ne trouve plus la saveur des commencements. La solitude et le silence lui plaisent, elle a le souci de tout accomplir le plus parfaitement. Si elle éprouve de la sécheresse dans le service de Dieu, elle n'a aucune tiédeur, elle est active dans le service de Dieu et du prochain. Mais ce signe n'est pas suffisant, car il ne met pas suffisamment en lumière l'emprise de Dieu, l'âme pourrait s'appuyer uniquement sur l'effort de sa volonté.

3^e signe : « L'âme prend plaisir à être seule avec une attention amoureuse à Dieu, sans considération particulière, en paix intérieure, quiétude et repos » ¹². « L'âme n'a plus d'autre

¹¹ Voir *La Montée du Mont Carmel* 2,13 ; *Nuit Obscure* 1,9 ; *Maximes* 169 (selon la numérotation des Œuvres complètes publiées chez DDB).

¹² *La Montée du Mont Carmel* 2,13,4.

appui que la foi, l'espérance et la charité »¹³. Il n'y a plus de méditation successive, mais « un acte de simple contemplation »¹⁴. Ce signe est le plus certain, car il caractérise la contemplation, qui est un acte de réceptivité qui la met en présence de Dieu ; elle reçoit « une connaissance confuse, amoureuse, paisible et tranquille, où l'âme boit la sagesse, l'amour et la saveur »¹⁵. Cette connaissance est confuse parce qu'elle n'est pas faite de considération particulière ; comme quelqu'un qui accueille une personne. Elle reçoit le don de sagesse, l'illumination de l'Esprit qui remplit son intelligence d'une lumière qui transcende tout concept. Elle reçoit aussi dans la volonté l'amour de Dieu, qui va l'enflammer progressivement et la faire entrer dans les cinquièmes Demeures, celles de l'amour ardent.

Dans la contemplation, l'intelligence est mise en attention, elle est saisie par la présence de Dieu. Elle n'est plus distraite. La volonté se met dans un acte d'accueil de l'amour de Dieu infus. « Contempler, c'est recevoir », écrit Jean de la Croix¹⁶, comme Marie, dans la maison de sainte Marthe. La contemplation, c'est l'art de l'accueil. L'intelligence se nourrit de la sagesse et de la beauté de Dieu. La volonté goûte la présence de Dieu. Les cinq sens spirituels sont saisis par la Présence. Par l'écoute, la contemplation, la saveur, le sentir, l'âme est touchée et transformée. « Voici que je me tiens à la porte et je frappe : si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui et lui avec moi » (Ap 3,20).

Thérèse donne un autre signe, complémentaire. « On perçoit clairement une dilatation ou élargissement de l'âme [...]. Cet élargissement intérieur est perceptible à ceci que l'âme est beaucoup plus au large. [...] Elle a grande confiance de jouir de Dieu un jour [...]. Enfin, elle se perfectionne dans toutes les vertus [...]. Il ne faut pas croire, non plus, que si Dieu a accordé cette faveur à une âme une fois ou deux, toutes ces grâces demeurent acquises si elle n'a pas de persévérance pour les recevoir : tout notre bonheur dépend de cette persévérance » (*Demeures* 4,3,9). Thérèse cite cette référence biblique : « Tu as dilaté mon cœur » (Ps 118 / 119,32).

L'amour infus conduit au large et la fait sortir des étroitesse humaines. Loin de l'enfermer sur elle-même, la contemplation la fait grandir dans l'amour de Dieu et du prochain.

L'entrée dans les quatrièmes Demeures est extrêmement importante, car l'âme entre dans l'expérience spirituelle et la ferveur de l'Esprit. Elle goûte combien le Seigneur est bon (cf. Ps 33,9). Elle quitte les faiblesses des débuts, elle est fortifiée. La contemplation a ouvert la porte à l'Esprit Saint, l'âme grandit dans les vertus théologiques infuses et les dons de l'Esprit. Elle commence à en recueillir les fruits (cf. Ga 5,22).

Thérèse était fragile de santé et sa générosité lui faisait sentir la fatigue de son corps. Son oraison s'en ressentait par de fréquents vagabondages de son imagination. Elle faisait vainement effort pour la maîtriser et son oraison en devenait encore plus pénible. Jusqu'au jour où elle a compris que l'intelligence était distincte de l'imagination. Laisant voyager son imagination, elle s'est alors recueillie en prêtant attention à son intelligence saisie par la présence de Dieu, de la même manière que lorsque notre attention permet de ne plus entendre les bruits d'alentour. « Laissons donc aller ce traquet de moulin, contentons-nous de moudre

¹³ *Maximes* 169.

¹⁴ *Nuit Obscure* 1,9, 8.

¹⁵ *La Montée du Mont Carmel* 2,14,2.

¹⁶ Cf. *La Vive Flamme d'Amour* 3,32. Au chapitre 11 de notre livre, nous traiterons de la contemplation selon saint Jean de la Croix.

notre farine sans que cessent d'agir la volonté et l'entendement. Cette gêne est plus ou moins importante, selon notre état de santé et le moment » (*Demeures* 4,1,13-14).

Thérèse compare la méditation à un aqueduc transportant de l'eau et la contemplation à une source : « l'eau naît de la source même qui est Dieu », elle n'a plus besoin de construire l'aqueduc de ses méditations pour recueillir l'eau de l'Esprit (cf. *ib.* 4,2,3-4). Cette allusion à la source rappelle le récit de la Samaritaine au puits de Jacob (même si Thérèse ne le dit pas ici). Jésus lui promet l'eau vive comme une source jaillissant en elle pour la vie éternelle. Elle lui dit alors : « Donne-moi de cette eau ! » (cf. *Jn* 4,10-15). La contemplation permet d'y puiser.

Si Thérèse utilise souvent l'eau comme symbole de l'Esprit, elle utilise aussi le feu pour évoquer la contemplation, qui va enflammer le cœur : « Elle respire un parfum, disons-le maintenant, comme s'il y avait dans cette profondeur intérieure un brasero sur lequel on jetterait des parfums embaumés » (*Demeures* 4,2,6).

Elle est aussi attirée à une écoute intérieure, comme le Pasteur qui appelle ses brebis par un doux sifflement : « Dans sa grande miséricorde, en bon pasteur, par un sifflement si doux que c'est à peine si [les facultés spirituelles] l'entendent, il cherche à leur faire reconnaître sa voix [...]. Ce ne fut pas par l'ouïe, car on n'entend rien, mais on ressent très manifestement un doux recueillement intérieur ; ceux qui en ont l'expérience le sauront, mais je ne puis l'expliquer plus clairement » (*ib.* 4,3,2-3). Toutes ces images successives mettent en lumière que les sens spirituels entrent dans l'expérience spirituelle.

Le risque, à ce niveau, c'est de croire qu'il faudrait demeurer dans la contemplation sans plus revenir à la méditation ou au recueillement actif. Or, il n'en est rien. La contemplation n'est pas encore un état permanent comme dans les septièmes Demeures. Si l'âme ne perçoit pas la Présence de Dieu, elle doit se mettre à la recherche de l'Époux comme l'épouse des Cantiques. « Si nous n'avons pas le sentiment que ce Roi nous écoute, qu'il nous voit, nous n'allons pas rester là, tout nigards, ce qui arrive souvent à l'âme forte quand elle s'est efforcée à faire taire l'entendement ; elle se trouve alors dans une bien plus grande sécheresse, et d'aventure, l'imagination est plus inquiète quand elle s'est fait violence pour ne penser à rien. Ce que veut le Seigneur, c'est que nous le priions et que nous considérions que nous sommes en sa présence, il sait, lui, ce qui nous convient » (*ib.* 4,3,5). Thérèse avait fait l'expérience d'une grande sécheresse quand on lui avait conseillé de faire le vide, au lieu de se rassasier de la présence du Christ, soit par la méditation, soit par la contemplation (cf. *Vie* 22,1).

Les quatrièmes Demeures vont conduire l'âme à plus de liberté intérieure. Elle est facilement recueillie en Dieu et l'amour infus enflamme son cœur. La contemplation conduit à l'action : l'âme sera plus généreuse dans le don de soi. Deux écueils sont à signaler ici. Thérèse met en garde les personnes qui voudraient demeurer des heures dans le recueillement infus. Leur santé risque d'en être gravement atteinte¹⁷. Il faut donc être attentif moins à l'effet de la contemplation qu'à son fruit : l'équilibre et la ferveur de la charité. D'autre part, les âmes qui entrent dans ces Demeures risquent de croire qu'elles sont fortes et prêtes à convertir le monde, alors que « l'âme n'est pas encore adulte, mais comparable au petit enfant qui commence à téter » (*Demeures* 4,3,10). Elle devra encore traverser les grandes

¹⁷ Cf. *Demeures* 4,3,11-13 ; *Fondations* 6,1-5. L'oraison de recueillement ne doit pas se prolonger plus d'une heure. Le corps a besoin de mouvement et la finalité de l'oraison est la charité. L'amour de Dieu et du prochain croissent ensemble.

purifications des sixièmes Demeures pour être véritablement remplie de la force de l'Esprit Saint. Qu'elle se contente de pratiquer au mieux l'amour du prochain, ce qui lui donnera toute sécurité.

Les cinquièmes Demeures

Les cinquièmes Demeures sont les Demeures de la *charité ardente*. Elles succèdent aux quatrièmes Demeures : la contemplation est l'ouverture maximale à l'Esprit Saint et son fruit est la charité, l'amour divin (cf. Ga 5,22). Les âmes des cinquièmes Demeures ont le feu sacré, elles brûlent d'ardeur pour Dieu et le prochain. Le propre de l'amitié est de faire un seul cœur entre les amis : l'oraison a uni le cœur du priant au Cœur du Christ. L'épouse des Cantiques est introduite dans le cellier de l'amour : elle boit le vin de la charité divine¹⁸.

Dans ces Demeures, l'âme peut recevoir des grâces d'union qui sont comme des « raccourcis » (*Demeures* 5,3,4) pour unir l'âme à Dieu dans l'amour. Le recueillement infus peut s'intensifier jusqu'à unir les facultés spirituelles à Dieu au point que l'âme se retire de ce monde pour être absorbée en Dieu durant quelques instants. « Ici, bien que toutes nos puissances soient endormies, et bien endormies aux choses du monde et à nous-mêmes, (car, en fait, on se trouve comme privée de sens pendant le peu de temps que dure cette union, dans l'incapacité de penser, quand même on le voudrait), ici, donc, il n'est pas nécessaire d'user d'artifices pour suspendre la pensée ou pour aimer ; car si elle aime, elle ne sait comment, ni qui elle aime, ni ce qu'elle aimerait ; enfin, elle est comme tout entière morte au monde pour mieux vivre en Dieu » (ib. 5,1,3-4). « Vous voyez cette âme que Dieu a rendue toute bête, pour mieux graver en elle la vraie science ; elle ne voit rien, n'entend ni ne comprend rien le temps que dure cet état ; temps bref, mais il lui semble, à elle, plus bref encore qu'il ne l'est. Dieu se fixe dans cette âme de telle façon que lorsqu'elle revient à elle, elle ne peut absolument pas douter qu'elle fut en Dieu, et Dieu en elle. Cette vérité s'affirme si fortement que même si des années se passent sans que Dieu lui fasse à nouveau cette faveur, elle ne peut l'oublier, ni douter de l'avoir reçue » (ib. 5,1,9). L'intelligence unie à la lumière divine et la volonté à l'amour divin, l'âme acquiert la science de l'amour. La mémoire conserve de façon indélébile le souvenir de cette union¹⁹.

Ces grâces d'union sont comme une réactualisation de la grâce baptismale : « N'avez-vous pas entendu parler de l'Épouse, que Dieu a introduite dans le cellier du vin, ordonnant en elle la charité ? (cf. Ct 2,4) C'est cela même, car déjà cette âme s'abandonne dans ses mains ; elle est si vaincue par son grand amour qu'elle demande à Dieu de faire d'elle ce qu'il veut, elle ne sait et ne veut rien d'autre, (à ce que je crois, jamais Dieu ne fera cette grâce qu'à l'âme qu'il tient entièrement pour sienne) et Dieu veut que sans qu'elle sache comment, elle sorte de là scellée de son sceau. Car, vraiment, ici, l'âme n'est pas plus active que la cire sur laquelle on imprime un sceau » (*Demeures* 5,2,12). L'image du sceau qui est utilisée pour évoquer l'appartenance que scelle le baptême est ici utilisée par Thérèse avec bonheur. Elle met ainsi en évidence la transformation que réalise la grâce d'union. Elle devient l'épouse du Christ et le sceau de l'union la configure à son Époux. Thérèse fait aussi allusion à un passage du

¹⁸ Ct 2,4, cité dans *Demeures* 5,1,12 et 5,2,12.

¹⁹ Cf. M.-J. Huguenin, Mémoire et espérance chez Jean de la Croix et Thomas d'Aquin, dans la revue *Teresianum* (Rome) 54/2 (2003) 391-422. Cet article montre comment la mémoire peut garder un tel souvenir. La grâce d'union est une grâce qui transforme l'âme, la rend plus semblable à Dieu ; elle lui donne une identité nouvelle qu'elle ne peut oublier.

Cantique des Cantiques souvent cité par les auteurs spirituels (en se fondant sur la traduction latine de saint Jérôme²⁰) : la grâce d'union rétablit l'ordre de la charité ; elle n'est plus désordonnée dans ses affections, mais elle aime Dieu par-dessus tout. Elle pourra dire à la suite du Christ : « J'ai désiré d'un grand désir », car elle brûle de l'amour du Christ²¹.

Ce qui distingue les cinquièmes Demeures des troisièmes, c'est l'ardeur de la charité. Dans les troisièmes, l'âme s'efforce de la pratiquer en s'appuyant sur sa volonté. Elle reste fragile et limitée. Dans les cinquièmes, l'âme est portée par le feu de l'Esprit Saint, elle aime avec aisance et ardeur, elle engage sa vie à la suite de l'Évangile. Ce sont les Demeures des grandes décisions, des grands engagements à la suite du Christ. À ce propos, Thérèse donne une doctrine essentielle. « Ici, le Seigneur ne nous demande que deux sciences : celles de l'amour de Sa Majesté et du prochain, voilà à quoi nous devons travailler. Si nous les observons parfaitement, nous faisons sa volonté, et ainsi nous lui serons unis. [...] Nous reconnâtrons, ce me semble, que nous observons bien ces deux choses, si nous observons bien celle d'aimer notre prochain : ce sera le signe le plus certain ; nous ne pouvons savoir si nous aimons Dieu, bien que d'importants indices nous fassent entendre que nous l'aimons, mais nous pouvons savoir, oui, si nous avons l'amour du prochain. Et soyez certaines que plus vous ferez de progrès dans cet amour-là, plus vous en ferez dans l'amour de Dieu ; car l'amour de Sa Majesté pour nous est si grand qu'en retour de celui que nous avons pour notre prochain il augmentera de mille manières celui que nous avons pour Sa Majesté : je ne puis en douter. Il est de prime importance que nous soyons très attentives sur ce point, et si nous nous y attachons à la perfection, tout est fait ; je crois, en effet, vu notre mauvais naturel, que si notre amour du prochain ne s'enracine pas dans l'amour de Dieu, nous n'y atteindrons jamais parfaitement » (*Demeures* 5,3,8-9). L'âme s'attache à l'amour de Dieu et du prochain, mais c'est ce dernier qui est la meilleure preuve des progrès réalisés. Dieu en est la source.

C'est dans ces Demeures que Thérèse voit en l'âme déjà une épouse du Christ. « Par une secrète approche, elle voit qui est cet Époux qu'elle doit prendre » (ib. 5,4,4). Elle est devenue capable de se donner à lui. Elle meurt à l'esprit du monde avec ses compromissions et « se transforme en un petit papillon blanc » (ib. 5,2,7). C'est ici que Thérèse emploie la comparaison du ver à soie qui meurt à lui-même pour être transformé en papillon. Cette analogie résume, en fait, tout l'itinéraire spirituel, car c'est dans les septièmes Demeures qu'elle mérite pleinement d'être comparée à un papillon emporté par le souffle de l'Esprit.

« Vous avez sans doute entendu dire de quelle façon merveilleuse se produit la soie, Lui seul peut inventer choses semblables, une semence, pas plus grosse qu'un petit grain de poivre [...]. Ce ver commence à vivre lorsque, à la chaleur du Saint-Esprit, nous commençons à profiter de l'aide générale que Dieu nous donne à tous, et quand nous commençons à user des remèdes qu'il a confiés à son Église, comme la pratique de la confession, les bonnes lectures, les sermons [...]. Lorsque ce ver est grand [...], il commence à élaborer la soie et à édifier la maison où il doit mourir. Je voudrais faire comprendre ici que cette maison, c'est le Christ. Je crois avoir lu ou entendu quelque part que notre vie est cachée dans le Christ, ou en Dieu, c'est tout un, ou que le Christ est notre vie (cf. Col 3,3). [...] Hâtons-nous de tisser ce petit cocon, renonçant à notre amour-propre et à notre volonté à l'attachement à toute chose terrestre, faisons œuvre de pénitence, oraison, mortification, obéissance, et de tout ce que

²⁰ « Introduxit me in cellam vinariam ordinavit in me caritatem » (Il m'a introduite dans le cellier de la vigne et il a ordonné en moi la charité) que l'on traduit aujourd'hui différemment : « Il m'a introduite dans le cellier et sa bannière levée sur moi, c'est l'amour ».

²¹ Lc 22,15, cité dans *Demeures* 5,2,13 ; cf. Lc 12,49.

vous savez déjà [...]. Meure, meure ce ver, comme il le fait lorsqu'il a achevé l'œuvre pour laquelle il fut créé [...]. Voyons donc ce qu'il advient de ce ver, c'est à quoi tend tout ce que j'ai dit jusqu'ici ; car lorsqu'il a atteint à ce degré d'oraison, bien mort au monde, il se transforme en petit papillon blanc. Ô grandeur de Dieu, que devient l'âme ici, du seul fait d'avoir été un petit peu mêlée à la grandeur de Dieu et si proche de Lui ; car, ce me semble, elle n'y reste pas plus d'une demi-heure ! » (*Demeures* 5,2,2-7).

Par la pratique de l'oraison qui dispose l'âme à l'emprise de l'Esprit et à la pratique de toutes les vertus, surtout celle de la charité, Thérèse montre comment le chemin de la sainteté, la vie dans l'Esprit, devient accessible. La figure biblique de ces cinquièmes Demeures est l'épouse des Cantiques introduite dans le cellier de l'amour. Elle obtient les premières grâces d'union et la grande prière sacerdotale du Christ au soir de sa Passion commence à s'accomplir en ces âmes. « Quelle est sa volonté ?, demande Thérèse. Que nous soyons absolument parfaits, pour que chacune de nous soit une avec Lui et le Père, comme sa Majesté l'a demandé »²².

Les sixièmes Demeures

L'âme enflammée de l'amour de Dieu pense qu'elle va entraîner les autres à sa suite. Mais, en réalité, elle va faire une expérience qui est au centre de la vie évangélique : elle sera en butte à la contradiction et va pénétrer dans les Demeures de la *Passion*. Elle entre dans de très grandes épreuves, que Jean de la Croix appelle la Nuit de l'esprit²³, qui vont achever de la purifier pour qu'elle parvienne aux septièmes Demeures. Ces Demeures sont marquées par de très grands contrastes entre la profondeur de la souffrance et la hauteur des grâces mystiques, qui viennent miséricordieusement soutenir l'âme dans son combat. Ces grâces sont une manifestation tellement évidente de la Présence et de l'amour de Dieu pour elle, que ces Demeures sont comparées aux *fiançailles spirituelles*, qui précèdent l'union permanente du mariage spirituel. Les fiançailles sont ponctuées par ces visites qui divinisent l'âme par touches successives.

Les épreuves de l'âme sont de trois genres. Le premier est celui des persécutions, même de ses amis et des « gens de bien » qui ne la comprennent pas. « Ceux qu'elle croyait ses amis s'éloignent, ce sont eux qui ne font d'elle qu'une bouchée, et montrent de vifs regrets : “ Cette âme se perd, elle vit notoirement dans l'illusion ” ; “ Ce sont là choses du démon ” ; “ Il en sera d'elle comme de telle et telle qui se sont perdues, et qui contribuent à ruiner la vertu ” ; “ Elle trompe ses confesseurs ”. Et de s'adresser à elles, et de le leur dire, en invoquant l'exemple de ce qui est arrivé à certaines personnes qui se sont perdues de cette façon-là : enfin, mille sortes de moqueries et de sarcasmes. » Pourtant, souligne Thérèse, « il convient de remarquer qu'elle n'a aucune pratique particulière ; elle cherche seulement à bien accomplir ses devoirs d'état » (*Demeures* 6,1,3).

Le deuxième est « parfois de très graves maladies. C'est là une épreuve bien pire, en particulier lorsqu'elles s'accompagnent de souffrances aiguës ; si les douleurs sont vives, c'est, me semble-t-il, ce que nous pouvons endurer de pire sur terre : je précise qu'il s'agit de douleurs extérieures, mais elles pénètrent à l'intérieur quand elles le veulent, je dis bien les douleurs très vives. Cela décompose l'intérieur et l'extérieur de telle façon que l'âme

²² *Demeures* 5,3,7 ; cf. Jn 17,22 ; Mt 5,47.

²³ Nous aborderons cet enseignement du saint au chapitre 10.

oppressée ne sait que devenir, elle préférerait de beaucoup un prompt martyr à ces souffrances-là » (*Demeures* 6,1,6). Thérèse a connu de telles souffrances à la fin de son noviciat, quand une guérisseuse, à force de purges qui l'avaient déshydratée, provoqua une polynévrite aiguë. Il est remarquable de noter que Thérèse place ces souffrances physiques au-dessus de toutes les autres, car elles atteignent l'âme. Thérèse a vivement éprouvé la relation étroite qui existe entre l'âme et le corps. Le soulagement de la douleur physique peut être essentiel à la maîtrise de l'âme.

Quand les épreuves physiques, par exemple du système nerveux, comme ce fut le cas chez sainte Thérèse, sont très grandes, elles décomposent l'âme. Elle n'arrive plus à prier, elle est dans une obscurité très profonde. Il y a des personnes âgées ou en fin de vie qui sont dans un état de dépression, pour des raisons essentiellement physiologiques. Il y a des épreuves physiques qui peuvent être comparables à la Passion du Christ, lui qui a aussi connu une extrême souffrance physique sur la Croix. L'âme a l'impression d'être abandonnée par le Seigneur.

Le troisième genre ce sont les épreuves spirituelles sur lesquelles Jean de la Croix insiste dans la nuit de l'esprit. L'âme arrive à se croire « réprouvée de Dieu. Car tant de choses combattent cette âme, elles l'oppressent intérieurement d'une façon si sensible, si intolérable, que l'on ne pourrait comparer ses souffrances à rien d'autre qu'à celles de l'enfer ; et il n'y a aucune consolation dans cette tempête » (ib. 6,1,9). « Que fera donc cette pauvre âme, quand elle passera de longs jours dans cet état ? Si elle prie, c'est comme si elle ne priait point ; quant à la consolation, je le précise : toute consolation extérieure est exclue, elle ne comprend pas le sens de sa prière, rien qu'une prière vocale, puisque ce n'est absolument pas le moment de la prière mentale, les puissances en sont incapables ; la solitude accroît plutôt son mal, d'où un autre tourment, celui de vivre en compagnie, et qu'on lui parle. Ainsi, malgré ses efforts, elle extériorise son dégoût, sa mauvaise humeur, très ostensiblement. Saura-t-elle vraiment dire ce qu'elle a ? C'est indicible, il s'agit d'oppressions et de peines spirituelles auxquelles on ne saurait donner un nom. Le meilleur remède, je ne dis pas pour guérir, car je n'en trouve pas, mais pour supporter ce mal, c'est de s'occuper à des œuvres de charité extérieures et d'espérer en la miséricorde de Dieu, qui ne fait jamais défaut à ceux qui espèrent en Lui. Qu'il soit béni à jamais. Amen » (ib. 6,1,13).

Si Thérèse circonscrit ces épreuves à quelques jours, c'est parce qu'elle décrit les moments les plus aigus. Jean de la Croix en parle en terme d'années. L'âme est peu à peu purifiée. Ces épreuves la conduisent à lâcher prise et à s'abandonner avec confiance au Seigneur. Elle fait l'expérience au cœur de ces épreuves de la puissance de la miséricorde divine par des grâces signalées. Thérèse s'étend sur dix chapitres pour décrire les grâces exceptionnelles des sixièmes Demeures. Dieu soutient l'âme qui persévère dans l'oraison. Elle est prête alors à tout supporter et se livre sans réserve à l'amour de Dieu. Elle n'a plus d'autre visée que de le servir selon ses desseins. Son esprit est de plus en plus uni à l'Esprit du Christ. Elle est ainsi conduite peu à peu dans la grâce du mariage spirituel, où Dieu se donne totalement à elle pour qu'elle se donne totalement à lui, non plus seulement intentionnellement, mais réellement.

Thérèse parle encore des épreuves que l'âme peut subir du démon : « D'autres épreuves que nous infligent les démons sont extérieures, et doivent être moins fréquentes ; il n'y a donc pas lieu d'en parler, elles sont d'ailleurs beaucoup moins pénibles, les démons, pour beaucoup qu'ils fassent, n'arrivent pas ainsi à inhiber les puissances, ce me semble, ni à troubler l'âme de cette manière ; enfin, il reste assez de raisons pour penser qu'ils ne peuvent outrepasser ce que le Seigneur leur permet, et quand elle ne s'est pas perdue, tout ce qu'on endure n'est pas grand-chose, comparé à ce que je viens de dire » (*Demeures* 6,1,14). Le démon ne peut posséder l'âme, sauf si celle-ci se livre à lui par un pacte. Le démon ne peut agir sur une âme

que lorsque celle-ci choisit délibérément la voie du péché²⁴. Le démon ne peut que la tenter au niveau de l'imagination ou se manifester extérieurement, soit par lui-même, soit par des gens, soit par des causes physiques (apparentes ou réelles).

Dans les sixièmes demeures, la personne meurt à elle-même. Il s'agit en fait de l'ultime phase de deuil. Même si elle a l'impression que le Seigneur l'a abandonnée, elle l'aime passionnément, comme le Christ a toujours aimé son Père. Elle continue l'oraison et reçoit des grâces. Car il serait impossible de tenir dans ces épreuves sans grâces. C'est pour cela que Thérèse parle de grandes épreuves et également de très grandes grâces dans les sixièmes Demeures. C'est à cette étape qu'elle a vécu la grâce de la transverbération²⁵ et d'autres grâces mystiques très élevées qui l'ont soutenue. Il n'est pas possible de tenir dans la Passion sans l'oraison. Par les épreuves et l'oraison, l'âme parvient à une véritable mort à soi-même. Elle est purifiée comme l'or au creuset (cf. 1 P 1,7). Elle dira bientôt que « ce n'est plus elle, mais le Christ qui vit en elle » (Ga 2,20) et pénètre ainsi dans les septièmes Demeures.

Beaucoup de chrétiens connaissent de semblables épreuves, bien qu'elles soient généralement moins intenses. Le chrétien peut être en butte à la contradiction à cause du témoignage de sa foi. Il peut connaître une grave maladie ou un accident qui le plongera dans le sentiment d'être abandonné. Il peut connaître aussi de fortes tentations qui l'engageront à une vigoureuse lutte spirituelle. Les derniers instants de la vie peuvent être forts semblables aux sixièmes demeures, comme une ultime purification pour s'abandonner entre les mains du Père. Dans ces Demeures, Thérèse met en lumière la fidélité de Dieu, qui donne des grâces proportionnées à l'épreuve. Ce qui compte, c'est de se disposer à les accueillir dans une humble prière.

Les septièmes Demeures

L'entrée dans les septièmes Demeures, dans la communion parfaite et stable avec Dieu, se réalisa dans le cas de Thérèse par une vision imaginaire²⁶ du Christ, riche en contenu théologique. « Il m'apparut en vision imaginaire [...] au plus profond de moi-même, il me donna sa main droite, et me dit : « Regarde ce clou, c'est le signe que tu seras mon épouse à partir d'aujourd'hui. Tu ne l'avais pas mérité jusqu'ici ; à l'avenir, tu ne répondras pas de mon honneur en tant que ton Créateur, ton Roi, ton Dieu, mais comme ma véritable épouse. Mon honneur est le tien et le tien est le mien » »²⁷. Cette apparition, au moment où elle reçoit des mains de Jean de la Croix la communion eucharistique, met en lumière la médiation du Christ. Elle est pleine de réminiscences bibliques. « Il adviendra en ce jour-là - oracle de Yahvé - que tu m'appelleras 'Mon mari', et tu ne m'appelleras plus 'Mon Baal'. Je te fiancerai à moi pour toujours ; je te fiancerai dans la justice et dans le droit, dans la tendresse et la miséricorde ; je te fiancerai à moi dans la fidélité, et tu connaîtras Yahvé » (Os 2,18.21-22). L'analogie du mariage spirituel souligne le don réciproque des personnes dans l'Esprit Saint, qui réalise une égalité entre le Christ et l'âme divinisée. Thérèse est parvenue au fruit ultime de la communion eucharistique : le Christ s'est donné totalement pour que nous nous donnions totalement à lui. Le clou représente le partage de la destinée et la corédemption.

²⁴ Cf. *Vie* 25,20-21.

²⁵ Cf. *Vie* 29,13.

²⁶ Selon le vocabulaire thérésien, une « vision imaginaire » est une vision surnaturelle qui imprime dans l'imagination une image comparable à celle produite par l'appréhension sensible.

²⁷ *Relation* 35, du 18 novembre 1572, Avila.

L'âme actualise la vie du Christ et sa fécondité spirituelle.

Thérèse cite deux références de saint Paul qui rend compte de cette expérience : « C'est peut-être ce que dit saint Paul à propos de ce sublime mariage : “ Celui qui s'unit au Seigneur ne fait qu'un esprit avec Lui ” (1 Cor 6,17). Il dit aussi : “ Mihi vivere Christus est, mori lucrum ”²⁸ ; il me semble que l'âme peut dire la même chose ici, car c'est là que le petit papillon dont nous avons parlé meurt dans une immense joie, puisque sa vie est déjà le Christ » (*Demeures* 7,2,5).

Le Christ va l'introduire dans la vision intellectuelle²⁹ de la Trinité, au seuil de la vision béatifique : « Notre bon Dieu, maintenant, veut faire tomber les écailles de ses yeux³⁰ ; pour lui faire voir et comprendre quelque chose de la faveur qu'il lui fait, il use d'un procédé extraordinaire ; introduite dans cette Demeure par une vision intellectuelle, on lui montre, par une sorte de représentation de la vérité, la Très Sainte Trinité, toutes les trois Personnes, dans un embrasement qui s'empare d'abord de son esprit à la manière d'une nuée d'immense clarté³¹ ; et de ces personnes distinctes, par une intuition admirable de l'âme, elle comprend l'immense vérité ; toutes les trois personnes sont une substance, un pouvoir, une science, et un seul Dieu. Ce que nous croyons par un acte de foi, l'âme, donc, le saisit ici, on peut le dire de ses yeux, sans qu'il s'agisse toutefois des yeux du corps ni des yeux de l'âme, car ce n'est pas une vision imaginaire³². Ici, toutes les trois personnes se communiquent à elle, elles lui parlent, elles lui font comprendre ces paroles du Seigneur que rapporte l'Évangile : qu'il viendrait, Lui, et le Père, et le Saint-Esprit, demeurer avec l'âme qui l'aime et qui observe ses commandements³³ » (*Demeures* 7,1,6). La foi, qui est « le début de la vision béatifique », comme le dit saint Thomas d'Aquin³⁴, est ici tellement illuminée par l'Esprit Saint, que l'âme parvient à avoir une intuition immédiate de la Trinité. Thérèse entre pour ainsi dire dans le Paradis de Dieu par les sens spirituels : non seulement elle contemple Dieu, mais elle vit dans une pleine communion avec lui.

Elle dit ensuite une chose très belle : « L'âme s'étonne chaque jour davantage, car il lui semble que les Trois Personnes ne l'ont jamais quittée. Elle les voit manifestement à l'intérieur de son âme, au très très intime d'elle-même, dans quelque chose de très profond qu'elle ne saurait décrire [...], elle sent en elle cette divine compagnie » (*Demeures* 7,1,7). Elle se rend compte que les Trois Personnes, étaient déjà là, depuis toujours, mais elle ne les voyait pas, ne les percevait pas. Dans sa contemplation, elle perçoit la présence d'immensité :

²⁸ « Pour moi, vivre c'est le Christ et mourir m'est un avantage » (Ph 1,21).

²⁹ Il ne s'agit plus d'une vision qui s'imprime dans l'imagination, mais d'une intuition de la Trinité par l'intelligence dans la lumière de l'Esprit Saint.

³⁰ Allusion à la conversion de saint Paul (cf. Ac 9,18).

³¹ Allusion, semble-t-il, à la vision du Thabor où les apôtres voient le Christ en gloire dans la nuée lumineuse de l'Esprit Saint (cf. Lc 9,28-36).

³² Thérèse manque de précision théologique. La vision de Thérèse ne dépend ni des sens corporels externes (ce n'est pas une vision corporelle), ni du sens corporel interne de l'imagination (ce n'est pas une vision imaginaire), elle est une perception immédiate de l'intelligence, donc de l'âme, ou, mieux, de l'esprit : l'intelligence et la volonté sont capables d'une expérience immédiate de Dieu, dont rend compte l'analogie des sens spirituels. Elle voit la Trinité « de ses yeux » par une intuition de l'intelligence illuminée par l'Esprit Saint.

³³ cf. Jn 14,23.

³⁴ *Somme théologique* 2-2,8,7 ; cf. 1-2,69,2.

Dieu est toujours uni à sa créature pour lui donner l'existence. Mais, désormais, elle vit dans la conscience de cette présence et dans une communion intime avec elle, participant à sa vie, à sa lumière, à son amour. Elle vit dans la compagnie de Dieu, à la manière des Trois personnes divines.

Cette expérience saisissante d'un Dieu toujours présent malgré nos infidélités, met en lumière sa miséricorde infinie. La personne en reçoit une incomparable dignité. Fondée sur le Roc éternel qui lui donne l'existence, le péché ne saurait détruire l'image de Dieu, elle est incorruptible. La conversion de l'âme, le retour vers Dieu, est toujours possible. Comme l'enfant prodigue qui ne s'estimait plus digne d'être appelé le fils de son père, celui-ci lui révèle qu'il n'a jamais perdu sa dignité de fils. Thérèse met à la base de l'itinéraire spirituel cette certitude de pouvoir retrouver la pleine communion avec Dieu, la maison du Père. « Il faut considérer ici que la fontaine, ce soleil resplendissant qui est au centre de l'âme, ne perd ni son éclat ni sa beauté ; il est toujours en elle, rien ne peut lui ôter sa beauté. Mais si on jetait un drap très noir sur un cristal exposé au soleil, il est clair que si le soleil donne sur lui, sa clarté n'opérera point sur le cristal » (ib. 2,1,3). Thérèse proclame ainsi que le péché, ce drap très noir, peut être enlevé et que tout homme, même dans le péché mortel, peut retrouver une vie resplendissante de la grâce divine ³⁵.

Dans les septièmes Demeures, Thérèse parvient au sommet de l'expérience de la miséricorde divine : « Il témoigne d'une grande miséricorde en lui permettant de comprendre si clairement qu'il ne la quitte jamais » (ib. 7,1,9). Elle est sans cesse soutenue par la présence divine de la Trinité. Thérèse est toujours aussi consciente de sa fragilité, de sa santé déficiente, de sa « misérable vie », mais, désormais, elle est pleinement réconciliée avec elle-même, car sa faiblesse exalte d'autant plus la miséricorde divine. Une des dimensions les plus remarquables de la sainteté thérésienne est cette pleine réconciliation avec sa fragile condition humaine. Thérèse est comme « un vase d'argile » (2 Co 4,7), d'où resplendit la miséricorde divine et peut, avec saint Paul, se glorifier de sa faiblesse, d'où se déploie la puissance de Dieu (cf. 2 Co 12,9).

Dans sa dernière relation, Thérèse précisera qu'elle vit « constamment avec cette vision intellectuelle des Trois Personnes et de l'Humanité » du Christ ³⁶. Elle perçoit dans une intuition immédiate, dans la lumière de l'Esprit Saint, l'humanité du Christ et toute la consolation de celle-ci. L'âme vit désormais dans « un grand détachement de toutes choses, avec le désir constant de vivre dans la solitude, ou occupée à aider une âme. Ni sécheresses, ni épreuves intérieures, mais le souvenir de Notre-Seigneur, dans une telle tendresse que l'âme voudrait ne rien faire d'autre que de le louer » (ib. 7,3,8). Contemplation et action sont harmonieusement associées : dans le feu de l'Esprit, elle embrase son entourage (cf. ib. 7,4,14). Elle vit en même temps la grâce de Marthe et de Marie par la contemplation et l'action. Contemplant la Trinité, elle est enflammée de son feu et devient aussi ardente que les apôtres (cf. ib. 7,4,12). Les septièmes Demeures actualisent la grâce de la Pentecôte. Le cheminement des sept Demeures acquiert toute sa signification : il aboutit à l'apostolat de la sainteté. Il s'ensuit une grande fécondité pour l'Église. Le bonheur de l'âme qui jouit de la présence de la Sainte Trinité et sa fécondité pour l'Église ne font qu'un. Dans ces Demeures, elle sera aussi associée à la Passion du Christ, non plus pour être purifiée, mais pour actualiser dans sa vie la rédemption du Christ pour le monde dans lequel elle vit. L'immense consolation du mariage spirituel peut aussi se conjuguer avec de grandes souffrances, pour

³⁵ Cf. *Demeures* 2,1,2.

³⁶ *Relation* 6 (Palencia 1581).

enfanter un monde nouveau. Tels furent les derniers mois de la vie de Thérèse de l'Enfant Jésus.

Le sens des sept Demeures

Ce qui est remarquable et très moderne dans le livre de Thérèse, c'est que sa conception de la personne humaine est étroitement liée à son histoire. Les sept Demeures sont à la fois simultanées et progressives : elles sont constitutives de la personne humaine, de sa vocation, et elles se déploient progressivement dans l'accomplissement de celle-ci.

Par le baptême, l'âme devient l'épouse du Christ et, en ce sens, elle est déjà dans les septièmes Demeures. Tout le chemin consiste dans une cohérence chrétienne progressive, dans une actualisation de notre baptême. Dans les septièmes Demeures, l'âme développe toutes ses potentialités. Elle parvient au seuil de la vision béatifique, sa foi est très illuminée par la lumière de l'Esprit Saint. Elle n'offre plus de résistance à l'amour divin, elle rayonne et devient apôtre. Son témoignage devient transparent. Thérèse « vieille et cassée » devient une icône de la miséricorde divine. Elle a pu chanter à la suite de la Vierge Marie : « Le Seigneur fit pour moi des merveilles, toutes les générations me diront bienheureuse ».

Dans sa pédagogie, Thérèse tient compte de notre cheminement personnel. Nous avons tous une manière de vivre ces Demeures qui est totalement personnelle. C'est pour cela que Thérèse parle de chaque étape au pluriel, les premières Demeures, les deuxièmes, etc. De plus, nous voyageons dans ces demeures (cf. *Demeures* 1,2,8). Par exemple, en me réveillant le matin, je dis au Seigneur une prière d'offrande de ma journée. C'est comme une nouvelle conversion. Tous les jours, on se convertit au Seigneur. Je le retrouve et me redonne à Lui. Et Jésus est toujours nouveau. Je vis ainsi chaque jour les premières Demeures. Tous les jours, je fais une lecture spirituelle, je médite la Parole de Dieu, je vis ainsi les deuxièmes Demeures. Tous les jours, je pratique les vertus chrétiennes et je vis ainsi les troisièmes Demeures. Tous les jours, je fais oraison et m'efforce d'entrer dans la contemplation et le Seigneur vient me toucher. Je peux ainsi entrer en contemplation, dans les quatrièmes Demeures. Je peux avoir le feu sacré au moins quelques instants dans la journée. Je suis alors dans les cinquièmes Demeures. Tous les jours, je puis avoir quelqu'un pour me "titiller" et "m'embêter", je suis alors dans les sixièmes Demeures ! Et tous les jours, je suis l'épouse du Christ et donc dans les septièmes demeures, dans la mesure où j'en témoigne.

Pour conclure, je vais donner les raisons pour lesquelles Thérèse a écrit ce livre. Il y a quatre raisons principales.

La première, pour Thérèse, est de dire à ses Sœurs et à tout le monde : « Ayez confiance, le Seigneur vous appelle à la sainteté ». Thérèse est convaincue que c'est possible pour tout le monde, parce que ce n'est pas une œuvre humaine, mais l'œuvre de la miséricorde divine. Ce qui importe, c'est de savoir s'y disposer. Elle écrit essentiellement pour cela. Dieu se complaît avec les pauvres. Si j'estime que je suis le dernier des derniers, je suis le privilégié du Seigneur ! « C'est peut-être la raison pour laquelle Notre Seigneur a ordonné qu'on me commande d'écrire : pour que les yeux fixés sur la récompense, devant sa miséricorde sans bornes, puisqu'il veut bien se manifester à des vers de terre et se montrer à eux, nous oublions nos minuscules satisfactions terrestres, et, contemplant sa grandeur, nous courions, enflammées par son amour » (ib. 5,4,10).

Le chemin de la contemplation mystique n'est pas réservé au petit nombre. « Sa miséricorde est même si grande que (Sa Majesté) n'empêche personne de venir boire à cette source de vie. Qu'Elle soit bénie à jamais, Elle qui avait tant de raisons de m'en empêcher ! »

s'exclame Thérèse (*Chemin de la perfection* 20,1). On pense au célèbre verset biblique : « Que l'homme assoiffé s'approche, que l'homme de désir reçoive l'eau de la vie, gratuitement » (Ap 22,17). Et la sainte ajoutera : « Juste comme il l'est, et même miséricordieux, (le Seigneur) nous donne toujours beaucoup plus que nous ne méritons » (*Demeures* 3,2,9).

La deuxième raison, tient à la pédagogie de Thérèse, à sa grande expérience du cheminement spirituel. Les sept Demeures correspondent à sept étapes clés qu'il faut franchir pour pouvoir vivre pleinement l'Évangile. Elle rejoint ainsi un principe fondamental de l'enseignement des Pères de l'Église et du Moyen Âge. À l'époque moderne, la théologie morale s'est éloignée de la spiritualité et ne propose habituellement qu'un seul modèle chrétien, celui de la pleine cohérence évangélique, comme s'il s'agissait d'être parfait du jour au lendemain. Les Pères de l'Église, les médiévaux n'ont pas parlé ainsi. Ils ont constamment situé le chrétien sur un itinéraire de croissance. Nous franchissons des étapes. C'est ce que nous appelons la morale de gradualité. L'enseignement moral doit impérativement tenir compte de l'étape spirituelle pour permettre un progrès vers la sainteté évangélique. S'il ne le fait pas, il reste lettre morte. Il peut même engendrer le contraire de son intention (cf. Rm 7,7-11). Chaque Demeure contient un enseignement moral adapté à la situation concrète du chrétien.

L'expérience de la miséricorde de Dieu dans la vie de Thérèse, de la patience dont il a fait preuve à son égard, va la conduire à donner un enseignement où toutes les vertus propres à la miséricorde maternelle, la douceur, la patience, l'art d'éduquer aux plus hautes exigences de l'amour sans décourager ou briser, tiennent une place centrale. Elle se souvient de Maître Gaspar Daza qui avait voulu la traiter en « âme forte. Quant à moi, lorsque je le vis si promptement résolu au sujet de petites choses auxquelles [...] je n'avais pas la force de résister soudain si parfaitement, je m'affligeai, et lorsque je le vis traiter mon âme comme quelque chose dont il fallait venir à bout d'un seul coup, je sentis qu'une plus grande attention s'imposait. [...] Vraiment, si j'avais dû n'en parler qu'à lui, je crois que mon âme n'aurait jamais progressé, car mon affliction de voir ce que je ne faisais pas et ce qu'il me semblait impossible de faire eût suffi à me faire perdre espoir et à tout abandonner » (*Vie* 23,8-9). Lorsqu'elle rédige les conseils qu'elle donnait aux Prieures, elle s'étend sur la pédagogie qui leur est si nécessaire pour guider les âmes en fonction de leur aptitude, du degré de perfection où elles se trouvent (cf. *Fondations* 18, 6-13). Thérèse veut des communautés où la vertu d'espérance soit des plus vives.

Il y a aujourd'hui un grave problème concernant la morale du couple, de la famille, de la sexualité. Les documents du Magistère offrent un modèle idéal, mais qui sert souvent plus à culpabiliser et à exclure, car c'est ainsi que beaucoup le perçoivent. Les Pères et les médiévaux affirmaient, certes, une perfection évangélique, mais leur enseignement se préoccupait surtout de montrer comment l'atteindre par étapes successives. Il est urgent de fonder une morale sur la miséricorde biblique. Dans l'Écriture, Dieu révèle sa patience, sa pédagogie et révèle une économie du salut. Le monde attend de l'Église la révélation de la miséricorde pour l'aider à se libérer de ses misères. Si l'Église le faisait clairement, le monde entier irait à elle. Qui, en effet, ne désirerait pas être libéré de la souffrance morale pour connaître les béatitudes de l'Évangile ? « Tout le monde te cherche », déclarait prophétiquement saint Pierre à Jésus (Mc 1,37).

La troisième raison tient à l'expérience même de Thérèse qu'elle développe comme une thèse dans le livre des Demeures. Thérèse est convaincue de l'appel universel à la sainteté et veut donner les moyens de l'atteindre. Elle s'oppose ainsi aux conceptions de son temps qui ont prévalu jusqu'à Vatican II. Thérèse a été victime d'une conception préconisant une voie

commune, minimaliste, la sainteté étant réservée à des personnes exceptionnelles, vénérées comme des héros. En réalité, le saint est celui qui témoigne de la miséricorde divine, à l'instar de la Vierge Marie dans le chant de son Magnificat. Et la porte d'accès à la miséricorde est l'oraison. L'oraison est l'attitude du pauvre de l'Évangile, de celui qui confesse sa pauvreté pour accueillir dans son cœur le don de Dieu. La sainteté n'est rien d'autre que l'alliance vécue en pleine cohérence entre l'infinie miséricorde divine et la condition humaine, tissée de faiblesse. Dans les septièmes Demeures, l'âme s'est totalement livrée à la miséricorde divine.

De son temps, on estimait généralement que le chrétien devait se contenter des trois premières Demeures. Elles correspondent à l'homme raisonnable qui se contente de la pratique ordinaire de la vie chrétienne. Mais, précisément, si celle-ci est prise au sérieux, elle va l'amener à cette expérience caractéristique de saint Paul : « Vouloir le bien est à ma portée, mais non pas de l'accomplir » (Rm 7,18). L'expérience de son impuissance devrait l'amener non pas à une vie de compromis et de médiocrité, mais à l'oraison qui le dispose à recevoir abondamment l'Esprit Saint. Car c'est l'Esprit Saint qui sanctifie (cf. Rm 5,5). Les trois premières demeures ne sont donc que la base du Château sur lequel s'édifient les Demeures suivantes. Les septièmes Demeures ne correspondent à rien d'autre qu'à la vie baptismale pleinement déployée.

Le chrétien est appelé à entrer dans la vie selon l'Esprit, qui commence aux quatrièmes Demeures. L'Esprit Saint est bien sûr à l'origine de la conversion, mais l'expérience spirituelle, le feu sacré, se perçoit surtout à partir des quatrièmes Demeures, celles de la prière infuse. Thérèse invite les personnes à dépasser les troisièmes Demeures pour qu'elles entrent progressivement dans la terre promise. Les Demeures précédentes sont comme la traversée du désert, marquée par la faiblesse, les tentations, l'expérience de l'impuissance. À partir des quatrièmes Demeures, elles acquièrent une force spirituelle, une ardeur, qui leur permettront de surmonter les épreuves et de témoigner de façon de plus en plus convaincante.

La quatrième raison est de montrer que la sainteté peut être acquise déjà ici-bas. Le mariage spirituel vécu dans les septièmes Demeures est un état stable d'union à Dieu. Comme les saints au Ciel, l'âme ne peut plus pécher, car elle n'offre plus aucune résistance à la grâce. Elle n'a pas la claire vision de ce qu'elle doit faire comme les saints au Ciel, elle peut encore se tromper, mais dès qu'elle connaîtra la volonté de Dieu, elle l'accomplira par une complète union de volonté. Jean de la Croix affirme que ces âmes sont « confirmées en grâce »³⁷. Pour mettre en lumière que cet état est donné à ceux qui se sont livrés à la miséricorde divine, Thérèse compare ces âmes au Publicain de l'Évangile ! « Comme au milieu de ces grandeurs elles ont mieux connu leurs misères et que leurs péchés leur semblent d'autant plus graves, souvent, comme le Publicain, elles n'osent plus lever les yeux ; il en est d'autres qui désirent cesser de vivre pour être en sécurité, mais bientôt, pour l'amour de Lui, elles recommencent à vouloir vivre pour le servir, comme je l'ai dit et remettent tout ce qui les concerne à sa miséricorde »³⁸. Ce sont ces dispositions d'amour et d'humilité qui les préservent de toute

³⁷ « En cet état, l'âme devient divine, et elle est faite Dieu par participation, autant qu'il se peut en cette vie. Je pense que cet état ne se produit jamais sans que l'âme ne soit confirmée en grâce, car la fidélité est confirmée de part et d'autre, celle de Dieu venant à confirmer celle de l'âme. C'est donc le plus haut état que l'on puisse atteindre en cette vie. De même que dans la consommation du mariage naturel les époux sont deux en une seule chair — comme dit la Sainte Écriture (Gn 2, 24) — ainsi, quand le mariage spirituel est consommé entre Dieu et l'âme, ils sont deux natures en un seul esprit et un seul amour qui est celui de Dieu » (*Cantique Spirituel* A 27,2).

³⁸ *Le Château intérieur* 7,3,14.

chute.

De plus, par le témoignage de sa vie, Thérèse met en lumière que les septièmes Demeures correspondent à la sainteté reconnue socialement. Thérèse a traversé de grandes épreuves, sa vie spirituelle était mise en doute. Ses meilleurs amis pensaient qu'elle était dupée par le démon. Mais, finalement, grâce à ses amitiés spirituelles, à sa prière et sa fidélité, Thérèse, livrée à la miséricorde divine, parvient aux septièmes Demeures. Elle est alors reconnue comme une maîtresse de vie spirituelle. Elle acquiert une grande autorité et, de toute part, on vient lui demander conseil. Plus près de nous, on peut penser à Mère Teresa ou l'abbé Pierre. La sainteté ne signifie pas nécessairement être en butte à la contradiction du monde. Au contraire, « la création en attente aspire à la révélation des fils de Dieu » (Rm 8,19). « Le règne de Dieu, poursuit saint Paul, est justice, paix et joie dans l'Esprit Saint. Celui en effet qui sert le Christ de la sorte est agréable à Dieu et approuvé des hommes » (Rm 14,17-18).

Telles sont les raisons pour lesquelles Thérèse a rédigé le *Château Intérieur*. Il faut retenir surtout que les étapes des Demeures sont un itinéraire de vie évangélique. Les grandes grâces dont Thérèse témoigne ne sont pas rapportées pour nous faire penser que ce chemin est réservé à une élite, mais, bien au contraire, elle veut mettre en lumière la puissance de Dieu dans nos vies : elles sont l'expression de sa miséricorde. Thérèse démontre que l'oraison est la porte de tout l'itinéraire chrétien, la porte de la miséricorde divine, qui nous permet de progresser ici-bas dans une vie de plus en plus évangélique. Thérèse nous invite à nous engager à la suite du Seigneur, à ne pas craindre les difficultés, les adversités, car Dieu est fidèle, plein de miséricorde et qu'il veut combler l'âme au-delà de ses espérances, même en cette vie. Elle recevra « le centuple dès maintenant, au temps présent » (Mc 10,30).

© Marie-Joseph Huguenin